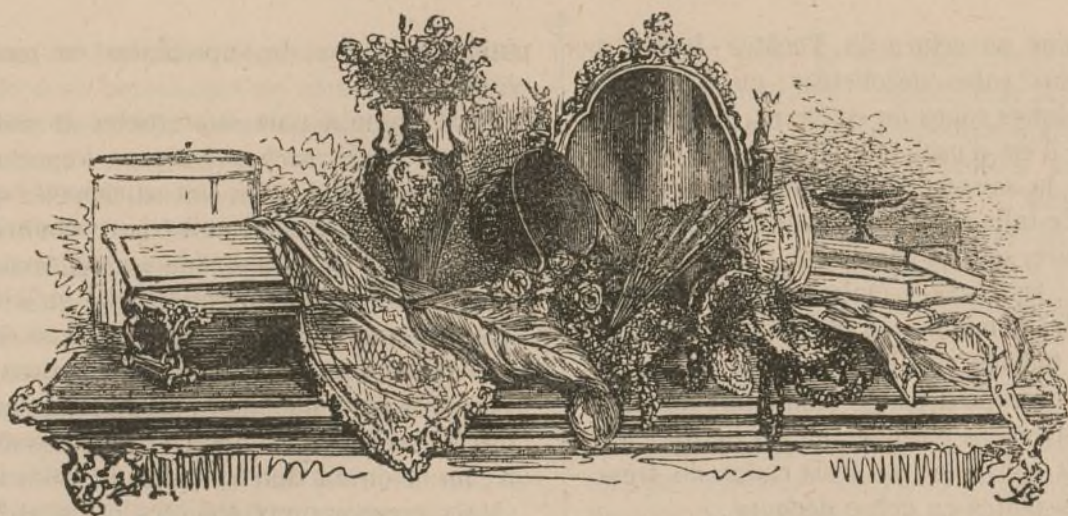




LES MODES PARISIENNES

Chapeau des D^{elles} Ebizion et Moillastre, rue N^{ve} S^t Augustin, 15. — Bonnet et Lingerie de M^{me} Vassard, rue de Monart, 3. — Robes de M^{mes} Fauny et Pachery, rue de la Chaussée d'Antin, 33. — Passementeries et tapisserie de Sorre Delisle place de la Bourse, 31. — Sac et Gants Mayer, r. de la pair, 26. — Souliers du Dablia, rue de la Chaussée d'Antin, 24.

Paris, chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
LE SAUT DU DOUBS (3^e partie), par ÉLIE BERTHET.
— CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS
ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



ENFIN les modes prennent décidément une teinte d'automne très-prononcée, c'est à-dire brune et presque sévère, comparativement à celles que nous quittons chaque jour, si transparentes et si fraîches!

Les étoffes du soir règnent sans partage, au moins dans les ateliers des couturières; car, dans les magasins, on commence aussi à recevoir les étoffes de laine, telles que cachemires, mérinos et pékins. On a donc fait quelques robes en vue des demi-toilettes de la saison pour dîners sans cérémonie et petits théâtres. L'une de ces robes était en taffetas d'Italie gris-lilacé; son corsage était juste et ouvert devant, avec une draperie séparée qui prenait de la couture de l'épaule et venait finir en s'amincissant au bas du corsage,

de manière à bien former l'éventail; une petite broderie en passementerie régnait devant le corsage et la jupe, séparée par une rangée de boutons en passementerie. — Une autre robe en damas bleu à larges rayures satinées noires était aussi garnie d'une broderie très-légère en passementerie noire disposée en tablier; le corsage, ouvert devant jusqu'à la ceinture, était brodé au bord; les manches, justes du haut, ouvertes du bas, étaient fendues en dehors, lacées par la même passementerie, et avaient des sous-manches de tulle de soie bouillonné. — Une autre en moire grise argentée était garnie de bouillonnés de tulle disposés sur les côtés de la robe, dans le genre de celle représentée par notre dessin de ce jour, et les manches en étaient absolument semblables; du reste, ce modèle a beaucoup de vogue: souvent on change la façon du corsage en le faisant ouvert devant et à revers bordés de bouillonnés de tulle; dans ce cas, on supprime la garniture du haut de manche, qui se trouve suffisamment remplacée par les bouillonnés des revers, qui viennent finir derrière sous la manche. Avec ce dernier genre de corsage, on porte une guimpe fermée derrière richement brodée devant et bordée en haut d'une petite dentelle, et des sous-manches du même genre.

Pour toilette de promenade, on préfère généralement les robes à manches fermées du bas, soit justes du haut en bas, soit justes du haut et un peu plus larges du bas, et froncées sur un poignet. Cependant la mode n'est pas exclusive; elle permet quelquefois les manches ouvertes du bas; mais, dans ce cas, elles ne sont pas larges, et ne se laissent passer que de peu par les sous-manches.

La prochaine ouverture du Théâtre-Italien a fait penser aux robes décolletées; aussi avons-nous vu quelques robes de ce genre, mais assez simples: car il est d'usage de faire peu de toilette à l'entrée de la saison. Nous avons retrouvé les bouillonnés de tulle sur des robes de taffetas d'Italie ou de moire, soit en bas de robe ou en garniture de côté; les berthes étaient alors couvertes de bouillonnés, de même que les petites manches. Une robe de taffetas vert-Pomone était garnie de cinq volants de crêpe découpé diminuant de hauteur progressivement en montant; la berthe, de taffetas, était couverte par trois rangs de très-petites ruches plates en crêpe découpé.

En toilette de ville, nous avons remarqué, cette semaine, dans la grande avenue des Champs-Élysées, une jeune femme qui avait une robe de taffetas-Pomone garnie sur les côtés de biais d'étoffe formant le zigzag; à chaque pointe, était un petit froncé d'étoffe entourant un bouton couvert aussi d'étoffe. Un cachemire fond blanc carré à bordure composée d'arabesques de toutes nuances s'entrelaçant, une capote rose couverte de dentelle blanche et grappes de fleurs roses sur le côté formaient un ensemble très-gracieux et représentant au mieux une toilette d'automne de 1846.

Nous ne savons encore rien des toilettes de bal, par une raison bien simple: c'est qu'il n'y a pas encore de bals. Comment disposera-t-on le tulle, les fleurs, la dentelle, les rubans? Nous appelons de tous nos vœux des aspects nouveaux, à défaut d'éléments neufs.

On acceptera les bouillonnés de tulle sur les robes montantes comme chose nouvelle, et même sur les robes de petite soirée; mais pour le bal il faut du nouveau; voilà déjà trois ou quatre hivers qu'on nous sert des bouillons de tulle en bas de robe, sur les côtés, en tablier; l'année dernière, on les a joints à la dentelle, complication lourde et plus riche que gracieuse: voici, ce nous semble, assez de bouillonnés; *cherchez, et vous trouverez.*

N'avons-nous pas de jeunes couturières! ce sont elles qui doivent inventer les toilettes poétiques du bal.

Les illustres mariages qui se préparent nous avaient donné l'espoir de voir surgir de belles parures qui auraient servi de modèles pour les toilettes prochaines de nos grandes réunions d'hiver; mais le choix de la maison qui doit exécuter les trousseaux des princesses nous a déçue sous ce rapport: nous pensions que, pour ne pas compromettre la réputation des modes françaises, on se serait adressé à des réputations éprouvées, et la couturière de la cour répondait, ce nous semble, à toutes les exigences.

Peut-être sommes-nous mal informée, et nous voudrions l'être; car, nous le répétons, c'est là une question importante: si nous allions perdre

notre réputation de suprématie en matière de chiffons!

Plaisanterie à part, les articles de nouveautés sont une des branches les plus importantes du commerce de Paris. On doit se rappeler que nous aimons à recommander et à faire connaître les jeunes maisons, les jeunes réputations; mais cependant, dans une circonstance telle qu'il vient de s'en présenter une, nous regrettons que ce ne soit pas Palmyre, ou tout autre bonne maison, qui ait à faire d'aussi magnifiques trousseaux; car, dans l'intérêt même du commerce de hautes nouveautés, on ne devait rien accorder au hasard.

Mais revenons aux toilettes qui sont faites en vue des prochaines représentations des Italiens.

— Robes, comme nous avons dit, assez simples, mais coiffures et bonnets charmants. Madame Wafflard (1) surtout a composé des coiffures ravissantes de grâce et de légèreté: les unes en tulle chiffonné, soufflé même, tant elles sont légères, dans lesquelles se cachent des fleurs flexibles; d'autres, en velours-royal rose, sont garnies de dentelles noires qui retombent de chaque côté; — ou bien encore ce sont des dentelles qui forment une auréole autour du visage et qui sont retenues en haut par une demi-guirlande de fleurs; — ou un petit-bord en velours épinglé blanc dont la plume blanche entoure tout le dessous d'un côté de la passe; — et des bonnets si différents les uns des autres, mais tous charmants: bonnets de jeunes femmes pour poser sur le sommet de la tête, bonnets plus sérieux qui doivent garnir un peu plus le visage. Madame Wafflard a voulu réussir à coiffer chaque genre de physionomie, et ce que femme veut... réussit toujours.

Il y a de jolies nouveautés en soierie pour redingotes simples: ce sont des quadrillés doubles, des rayures ombrées, le tout glacé, miroitant, et des pékins satinés. Cependant le magasin des Deux-Pages de la rue Vivienne n° 41 vend encore énormément de taffetas d'Italie glacés. On portera ce taffetas pour toilette du jour en attendant les chaudes étoffes de l'hiver. Quant aux robes du soir, il s'en fera beaucoup en taffetas d'Italie blanc, rose, bleu, vert-Pomone et maïs. Le magasin des Deux-Pages a un si grand choix de ces taffetas, qu'il faut bien que ce soit une des principales étoffes de la saison; car on sait qu'il reçoit toujours la grande nouveauté: c'est presque une spécialité pour lui. Il a aussi un fort beau choix de velours et de satins. Le velours sera ce qu'il y aura de plus employé pour manteaux et paletots, et les couleurs préférées seront le gros-bleu, le grenat, la vanille et le noir.

Ce sont à peu près les mêmes nuances qui seront préférées aussi pour chapeaux du matin.

On remarque dans le magasin de chaussure

(1) Rue de Ménars, 5.

pour dames du *Dahlia* (1) beaucoup de bottines à petits talons et boutonnées de côté dont le cuir monte assez haut; or, comme ce magasin est fort en vogue parmi les élégantes du quartier de la Chaussée-d'Antin, on doit en conclure que la mode est de porter les bottines à talons et dont le cuir monte assez haut sur le cou-de-pied. — Les pantoufles d'hiver ont aussi fait leur apparition dans cette maison : ce sont des douillettes piquées et bordées de petites ruches de ruban, et d'autres ouatées en dedans et qui ont leur dessus en peau anglaise brodée à l'orientale. Les souliers de satin ou de gros-de-Naples sont peu échancrés sur le pied, et ont le côté du dehors un peu plus haut que l'autre; ce qui donne à un soulier bien fait, comme ils le sont du reste dans cette maison, beaucoup de grâce.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Le détail du dessin de ce jour a été par erreur donné dimanche dernier. Nous renvoyons donc nos lectrices au numéro du 20 septembre pour trouver l'explication de la planche d'aujourd'hui.

MAGASINS EN VOGUE.

Violard, rue de Choiseul, 2 bis. — Dentelles, angleterre, alençon, application de Bruxelles, malines, valenciennes, dentelles noires.

Madame Lemaréchal, boulevard Montmartre, 17. — Ombrelles, parapluies, cannes, fouets et cravaches.

Gibus, chapelier, rue Vivienne, 20.

Marion, cité Bergère. — Papeterie fine, enveloppes, papiers, lettres à vignettes et autres, papeterie complète, buvards, cires, canifs, portefeuilles.

LE SAUT DU DOUBS.

(SUITE.)

« C'est-à-dire que, dût ce misérable vous trahir et vous abandonner, s'écria Daniel avec désespoir, vous le préféreriez encore à moi.... Ah ! Suzanne, Suzanne, comme vous l'aimez ! »

Deux larmes tombèrent de ses yeux ; son geste, sa voix trahissaient le plus profond désespoir. La Brodeuse en parut vivement émue.

« Eh bien ! murmura-t-elle, si.... si je ne l'aime pas !.... si j'avais pour lui de la haine, du mépris.... »

Steinbach tressaillit et la regarda avec étonnement.

« Que dites-vous, Suzanne ?.... je ne puis comprendre.... »

(1) Rue de la Chaussée-d'Antin, 18.

— Non, non, je suis folle, répliqua la jeune fille d'un air égaré ; oubliez mes paroles. Je ne peux pas, je ne dois pas appartenir à un autre que Julien Lambert.... Qu'importent mes regrets ! qu'importent mes souvenirs !.... Mais, de grâce, éloignez-vous, continua-t-elle en jetant vers la foule un regard d'angoisse, on a les yeux sur nous ; le moindre prétexte m'attirerait de grands embarras ! »

Mais Daniel était trop animé pour céder à de pareilles considérations.

« Je braverai l'univers entier ! s'écria-t-il avec énergie : Suzanne, vous avez prononcé des paroles dont je vous supplie de me donner l'explication.... Vous m'avez dit que vous n'aimiez pas Julien Lambert.... »

— Je ne l'aime pas, je ne l'ai jamais aimé.

— Mais alors, balbutia le jeune homme d'une voix altérée, je pourrais espérer....

— N'espérez plus et ne m'interrogez pas.... Daniel, cette entrevue, quoiqu'en présence de tant de témoins, a duré trop longtemps.... encore une fois, songez à vous retirer ! »

Daniel, en proie à la plus vive agitation intérieure, hésitait à prendre un parti. Cependant les spectateurs ne savaient comment expliquer ce long entretien ; on ne comprenait pas que Suzanne se refusât à couronner un jeune et beau garçon qui avait fait un long trajet à la nage pour lui conférer cet honneur. Des murmures s'élevèrent.

« Allons donc ! hâtez-vous ! criait-on ; voilà bien des simagrées pour donner le prix au roi de l'arquebuse ! »

Des applaudissements frénétiques partirent du rivage ; cependant Daniel, par un mouvement presque insensible de la tête, avait secoué dans la rivière la couronne de feuillage ; elle allait lentement à la dérive vers la cascade.

« Embrassez-la, cria la foule avec un redoublement de gaieté ; vous avez le droit de l'embrasser ! »

Les deux jeunes gens restaient immobiles en face l'un de l'autre. Suzanne était d'une pâleur mortelle ; le chasseur semblait plongé dans une douloureuse rêverie.

« Embrassez-la donc, pauvre sot ! » répétèrent les spectateurs.

Daniel jeta un regard de colère et de mépris vers le rivage.

« Braillards stupides ! murmura-t-il avec un accent de profonde tristesse ; qu'importe le baiser d'une femme qui n'aime pas ? »

Suzanne, par un mouvement spontané, irrésistible, lui saisit la main.

« Daniel, soupira-t-elle d'une voix presque intelligible, je n'ai jamais aimé que vous.... »

Le robuste montagnard fut sur le point de tomber à la renverse, tant cet aveu était inattendu.

« Suzanne, serait-il vrai... serait-il possible... »

La Brodeuse, sans répondre, lui présenta sa joue sur laquelle une rougeur brûlante avait subitement remplacé la pâleur. Daniel la saisit dans ses bras, la pressa contre son cœur avec des transports frénétiques.

Une nouvelle explosion de rires, d'exclamations joyeuses, de battements de mains, retentit sur le bord du Doubs. Ce bruit humain sembla rappeler la jeune fille à elle-même.

« Et maintenant partez, balbutia-t-elle en se dégageant des étreintes de Steinbach ; nous devons nous séparer peut-être pour toujours... quoi qu'il arrive, Daniel, plaignez la pauvre Suzanne !

— Que dites-vous ?... Nous séparer maintenant ! s'écria le montagnard avec feu ; eh ! qui pourrait nous séparer quand vous m'aimez et quand je vous aime ? Ne sommes-nous pas tous les deux libres de nos actions ?... Je ne vous quitte plus et je saurai bien vous défendre contre...

— Est-ce là la récompense d'un moment d'entraînement ? interrompit précipitamment la Brodeuse ; Daniel, ne vous ai-je pas averti que je ne pouvais jamais être à vous ?... Je n'ai pas voulu mourir (si je dois mourir bientôt !) sans vous avoir révélé ce secret... il me pesait comme un remords, il m'étouffait... maintenant vous me plaindrez, vous me pleurerez peut-être quand je ne serai plus de ce monde !

— Chacune de vos paroles est pour moi une énigme ! Par pitié, expliquez-moi...

— Rien, rien... ne cherchez pas à comprendre... mais on vient, je vous en supplie, éloignez-vous. »

En effet, une grosse barque, dont les passagers n'avaient pu sans doute résister à leur curiosité, s'avavançait à force de rames vers les deux jeunes gens.

« Au moins, ma Suzanne bien-aimée, reprit Daniel rapidement, laissez-moi espérer que nous nous reverrons et que plus tard...

— Nos rapports doivent cesser à partir de cet instant ; je le veux, je l'exige... et si vous êtes un homme de cœur, comme je l'ai toujours cru, monsieur Daniel, vous respecterez ma volonté ! »

La barque se rapprochait toujours ; on entendait déjà les rires et les propos railleurs de ceux qui la montaient.

— Vous êtes trop resté, reprit Suzanne ; on va voir mes larmes, mon trouble et le vôtre... je deviendrai la fable du pays !... »

Il y avait tant de terreur dans la contenance de la Brodeuse, que le jeune homme ne résista plus.

« Je t'obéis en ceci, Suzanne, lui dit-il d'une voix étouffée, mais Dieu lui-même ne m'empêcherait pas de te revoir pour te demander l'explication de ces mystères ! »

Il sauta dans la rivière sans attendre de réponse. Tout en nageant avec vigueur vers le bord, il se retourna deux ou trois fois pour jeter un der-

nier regard à la jolie batelière. Elle avait repris ses rames et s'éloignait précipitamment dans un sens opposé ; elle ne tarda pas à disparaître, avec sa gracieuse nacelle, dans l'ombre épaisse que répandaient les rochers aux approches du soir.

Daniel refusa l'offre des curieux de la barque, qui voulaient le prendre à leur bord pour le ramener au lieu de la fête. A la suite de ces émotions fiévreuses, ce bain frais calmait l'ardeur de son sang. Bientôt il atteignit le rivage, et à peine y eut-il posé le pied que les spectateurs l'entourèrent en foule ; on le pressait de questions et de quolibets.

« Pardieu ! *herr* Daniel, lui dit le bailli suisse d'un ton moqueur, c'était bien la peine de t'exposer à une grosse maladie et de te mettre en frais d'éloquence pour cette petite mijaurée ! il y avait ici des personnes respectables qui t'eussent bien fait plus d'honneur en te donnant le prix.

— Dame ! voisin, reprit le vieux Lambert en riant, ma respectable sœur est un peu prude, et certainement elle n'eût pas permis à ce coquin un baiser aussi long et aussi tendre que cette petite chiffon !

— Oui, dit le lieutenant en fixant sur le jeune Suisse un regard haineux, M. Steinbach doit être satisfait ; autant que j'ai pu en juger d'ici, on n'a pas été trop cruelle avec lui... je parierais qu'il s'est dit de bien belles choses dans cette longue conférence ! »

Daniel posa la main sur le bras de l'officier, et il répliqua d'une voix ferme :

« Oui, lieutenant Lambert, il s'y est dit des choses bien importantes, mais je ne sais pas tout encore... le jour où je saurai tout, malheur à ceux que je trouverai coupables ! »

Et il se perdit dans la foule. L'officier parut un moment vouloir le rappeler, lui demander compte de ses paroles ; mais il se ravisa et murmura entre ses dents :

« Bah ! laissons-les faire... il n'y a rien à attendre de cette petite paysanne revêche et pleurnicheuse ! qu'elle épouse son épais montagnard et qu'ils me laissent en paix ! je suis las de cette fillette... au diable les Lucrèces ! »

Et il rejoignit en fredonnant son père et les autres personnages officiels qui se préparaient à quitter la fête.

III.

Suzanne Levert, surnommée la Brodeuse, descendait d'un pauvre protestant qui, lors de la révocation de l'édit de Nantes, s'était réfugié dans cette partie sauvage de la Franche-Comté pour échapper aux persécutions. Il y était devenu la souche d'une modeste famille dont Suzanne était le dernier rejeton : privée de bonne heure de son père, elle avait été élevée au village de la Cas-



cade par sa mère, femme de principes austères et pieuse jusqu'à la rigidité.

Cette éducation tant soit peu puritaine avait donné à la jeune fille une grande énergie morale : aussi, lorsque la mort lui enleva sa mère, ne se laissa-t-elle pas abattre par la douleur ; bien plus, elle résolut de se suffire à elle-même et de n'avoir pas recours à un appui étranger, puisque le sort lui retirait les uns après les autres ses appuis naturels. Tout son héritage consistait dans un petit chalet et le jardin attenant, près du saut du Doubs ; mais elle savait quelles ressources elle pouvait trouver dans le travail de ses mains, et la pauvre orpheline ne se livra pas au désespoir.

Pendant plusieurs années son existence avait été douce et tranquille ; elle vivait modestement du produit de ses broderies, qu'elle allait porter chaque semaine à Morteau. Malgré la sévérité des principes traditionnels de sa famille, elle avait été obligée, par sa position, d'adopter des allures un peu indépendantes : ainsi, on la voyait fréquemment, sans en être étonné, parcourir seule le pays, soit à pied, soit dans sa petite barque. Vive, gaie, prévenante pour tous, elle n'eût cependant toléré les propos d'un galant que dans certaines limites : aussi cette liberté qu'elle s'attribuait n'avait-elle jamais éveillé la malignité publique. D'ailleurs, qu'eût-elle pu craindre dans cette contrée paisible où tout le monde la connaissait, où tout le monde l'aimait et la respectait ? Sûre d'elle-même, Suzanne ne se défiait de personne : ses jours se passaient dans le travail et l'activité, sans regrets du passé, sans crainte pour l'avenir.

Telle avait été son histoire, jusqu'au moment à peu près où le lieutenant Lambert était venu en congé chez son père, au village voisin. Il n'était bruit alors que du mariage prochain de Suzanne avec Daniel Steinbach ; les jeunes gens se convenaient sous tous les rapports, ils étaient libres, ils s'aimaient : rien ne semblait donc s'opposer à leur union. Or, voilà que tout à coup, sans qu'on sût pourquoi, ce projet avait été rompu ; la Brodeuse s'était, dit-on, follement éprise de ce bel officier, au brillant uniforme, après l'avoir accueilli d'abord avec plus de curiosité que de plaisir. Quoi qu'il en fût, cette prétendue passion ne semblait pas avoir changé en bien l'existence de la pauvre Brodeuse : elle, si gaie autrefois, si hardie dans son innocence, était devenue sombre, farouche. On n'entendait plus ses chants dans sa chaumière ; elle ne se montrait plus aux assemblées du village, ou, si elle s'y montrait, c'était, comme le jour de la fête, furtivement et à la dérobée. Ces changements avaient été remarqués et avaient excité un douloureux étonnement ; tout n'était plus clair et limpide comme la source du Doubs dans l'existence de la jeune fille ; ses actions, ses paroles avaient un cachet de mystère ; enfin malgré le respect

qu'elle inspirait, on commençait à jaser, et le nom du lieutenant Lambert était mêlé d'une façon assez fâcheuse à ces propos de village.

Ces détails importants une fois connus, nous allons reprendre la suite de ce récit.

La nuit était venue ; la foule bruyante s'était retirée aux premières approches du soir. Suisses et Français, après avoir pris cordialement congé des gens du village, s'étaient remis en route et regagnaient leurs demeures, éloignées, pour quelques-uns, de plusieurs lieues. Les barques pavisées, avec leurs musiques et leurs passagers endimanchés, avaient remonté la rivière ; les alentours de la cascade étaient retombés dans leur solitude ordinaire, le mugissement solennel des eaux se faisait seul entendre dans la nuit. Néanmoins, à longs intervalles, quelques coups de fusil éloignés, quelques éclats de voix, répercutés par les rochers dans le lointain, étaient les derniers échos de la fête.

Les habitants du petit hameau de la Cascade avaient eux-mêmes remis au lendemain le bonheur de parler des splendeurs de la journée ; fatigués de plaisirs, ils semblaient avoir déjà cherché dans le sommeil la réparation de leurs forces épuisées. Une seule lumière brillait encore à l'une des fenêtres de cette chaumière isolée où demeurait Suzanne.

Un homme, caché dans l'ombre, en face de la chaumière, restait dans une immobilité complète, les yeux fixés sur cette lumière vacillante ; cet homme était Daniel Steinbach ; armé de sa carabine, il était venu dès la chute du jour prendre poste en cet endroit, attendant avec anxiété quelque événement dont lui-même n'avait pas une idée bien précise.

Il était depuis une heure déjà en observation, lorsque la lumière s'agita tout à coup, puis s'éteignit. Daniel soupira.

« Allons ! je me trompais ! murmura-t-il ; elle va se coucher.... je ne saurai rien cette nuit.... Bon sommeil, chère Suzanne ! continua-t-il, comme s'il lui parlait à elle-même, et heureux celui qui occupera vos rêves ! »

Il releva sa carabine, et il allait partir pour chercher un gîte dans un village voisin ; un bruit léger, venu de la maison, le retint à la même place ; c'était comme le grincement d'une porte sur ses gonds : puis une femme enveloppée dans une mante de couleur foncée passa rapidement près de lui sans le voir, et se dirigea vers la petite anse où se trouvaient attachées les barques du village. Daniel avait deviné Suzanne.

Bien qu'il eût dû prévoir, en se mettant en embuscade, une circonstance de cette nature, il ne put s'empêcher de ressentir une espèce de commotion électrique.

« Où peut-elle aller à pareille heure ? » murmura-t-il.

Il s'efforça de voir ce qui se passait dans l'obscurité au-dessous de lui. Un cliquetis de chaîne frappa son oreille ; au même instant, une barque sortit de la crique et remonta rapidement le courant de la rivière.

« Plus de doute, reprit-il avec désespoir ; comme il ne venait pas ce soir, suivant son habitude, elle va le rejoindre aux Brenets.... Et moi, qui étais disposé à la croire aujourd'hui, quand elle m'assurait.... menteuse créature ! »

Il descendit vers la crique ; à la douce clarté de la lune, la frêle nacelle glissait légèrement sur les eaux tranquilles ; quoique le mugissement de la cascade couvrit le bruit des rames, leur mouvement régulier se reconnaissait à l'écume brillante qu'elles faisaient jaillir.

« Oui, oui ; elle va aux Brenets ! reprit-il ; aucune autre habitation ne se trouve jusque-là sur le bord de la rivière.... Eh bien j'y serai avant elle, et je pénétrerai son secret ou je mourrai... »

Moins d'une heure après, il arrivait, par un chemin âpre et difficile, praticable seulement pour les gens du pays, au sommet d'un de ces rochers qui, tantôt à droite, tantôt à gauche, suivent le cours du Doubs jusqu'à la cascade. Il s'arrêta un instant pour respirer.

Au-dessous de lui s'étendait un charmant paysage. La rivière coulait paisiblement à travers une vallée riante : l'un de ses bords était uni, bien cultivé, et le regard errait sans obstacle sur une fertile campagne, où se jouaient les rayons de la lune ; l'autre se hérissait de rochers escarpés, dont le pied se baignait presque dans les eaux. A l'une de ces masses granitiques était adossé un joli village dont les maisons s'étagaient les unes au-dessus des autres, si bien que le clocher rustique de l'église se trouvait presque de niveau avec l'observateur. Tout semblait endormi aux Brenets comme au hameau de la cascade ; cependant une lumière brillait à la fenêtre d'une grande maison ou plutôt d'une espèce de château qui s'élevait sur le bord du Doubs. Cette maison était celle du bailli Lambert.

L'attention de Daniel Steinbach se porta d'abord vers la rivière, qui, dans ses détours gracieux, se montrait ou se cachait tour à tour, suivant les accidents du terrain. Il ne tarda pas à apercevoir comme un point noir et mobile sur cette surface argentée ; il prêta l'oreille ; un bruit lointain de rames arriva jusqu'à lui au milieu du silence de la nuit.

« Comme elle est venue vite ! murmura-t-il d'un ton farouche ; elle a failli me devancer... Qui peut donner tant de forces à une faible jeune fille?... je le saurai bientôt. »

Il descendit rapidement la hauteur, et, traversant le village, il atteignit le Doubs au moment où la barque abordait avec précaution, précisément en face de la demeure du bailli. Respirant

à peine, Daniel se cacha derrière un tronc d'arbre et attendit.

Suzanne amarra doucement son bateau à un saule et sauta sur le rivage ; mais alors, soit hésitation, soit ignorance des localités, elle resta immobile, regardant autour d'elle d'un air embarrassé. Enfin elle s'approcha de la maison, et, se plaçant au-dessous de la fenêtre encore éclairée, elle appela d'une voix étouffée :

« Julien !... monsieur Julien ! »

Une silhouette d'homme se montra à la fenêtre ; on demanda sur le ton de l'étonnement et de l'impatience :

« Qui, diable ! m'appelle ? qui est là ? »

— C'est moi.... Suzanne.... descendez, il faut que je vous parle à l'instant même ! »

Julien Lambert resta un moment sans répondre, comme s'il n'eût pas reconnu cette voix gémissante.

« Par la corbleu ! dit-il enfin en riant, c'est cette petite sauvage de Suzanne... Eh mais ! une visite à pareille heure, ma poulette, est tout à fait une bonne fortune ! »

— Je ne suis pas libre de choisir mes heures, répondit la Brodeuse timidement, et, puisque vous semblez m'oublier, il faut bien que je me rappelle à votre souvenir... Ce soir, ne vous voyant pas venir cher moi, je n'ai pu résister plus longtemps à ma poignante incertitude... De grâce, descendez ; je vous adjure, au nom de l'honneur, de m'écouter sans retard !

— A vos ordres, ma toute belle, répliqua le garde-française avec insouciance ; eh bien ! suivez la muraille qui est là devant vous, vous trouverez ouverte une petite porte, et vous monterez à la terrasse... Je vous y rejoins à l'instant. »

Il se retira de la fenêtre, et la jeune fille, s'enveloppant dans son manteau, s'empressa de suivre les indications qu'elle venait de recevoir.

(La suite à un prochain numéro.)

ÉLIE BERTHET.

Causeries.

* * * L'Opéra-Comique a repris dernièrement avec succès, comme on sait, le poème de Marmontel, embelli par la musique de Grétry. Le feuilleton théâtral n'a pas rappelé à cette occasion les anecdotes qui s'y rattachent. En voici une plaisante contée par Marmontel lui-même :

Lorsque *Zémire et Azor* fut annoncé à Fontainebleau, dit-il, le bruit courut que c'était le conte de *la Belle et la Bête* mis sur la scène, et que le principal personnage y marcherait à quatre pattes.

Je laissais dire et j'étais tranquille.

J'avais donné pour les décorations et pour les habits des programmes très-détaillés, et je ne doutais pas que mes intentions n'eussent été remplies. Mais ni le tailleur ni le décorateur ne s'étaient donné la peine de lire mes programmes, et, d'après le conte de *la Belle et la Bête*, ils avaient fait leurs dispositions.

Mes amis étaient inquiets sur le succès de mon ouvrage ;

Grétry avait l'air abattu, Clairval lui-même, qui avait joué de si bon cœur tous mes autres rôles, témoignait de la répugnance à jouer celui-ci.

Je lui en demandai la raison.

« Comment voulez-vous, me dit-il, que je rende intéressant un rôle où je serai hideux ? »

— Hideux ! lui dis-je, vous ne le serez point ; vous serez effrayant au premier coup d'œil, mais dans votre laideur vous aurez de la noblesse et même de la grâce.

— Voyez donc, me dit-il, l'habit de bête qu'on me prépare, car on m'en a dit des horreurs. »

Nous étions à la veille de la représentation ; il n'y avait pas un moment à perdre.

Je demandai qu'on me montrât l'habit d'Azor. J'eus bien de la peine d'obtenir du tailleur cette complaisance. Il me disait d'être tranquille et de m'en rapporter à lui. Mais j'insistai ; et le duc de Duras, en lui ordonnant de me mener au magasin, eut la bonté de m'y accompagner.

« Montrez, dit dédaigneusement le tailleur à ses garçons ; montrez l'habit de la bête à monsieur ! »

Que vois-je ! un pantalon tout semblable à la peau d'un singe, avec une longue queue rase, un dos pelé, d'énormes griffes aux quatre pattes, deux longues cornes au capuchon et le masque le plus difforme avec des dents de sanglier. Je fis un cri d'horreur...

Marmontel fit réformer, quoique avec peine, le costume d'Azor, et lui donna le pantalon tigré, la chaussure et les gants non moins tigrés, le dolman de satin pourpre, la crinière noire, onnée et pittoresquement épaisse, qui firent son succès.

* La mort de M. de Jouy laisse un fauteuil vacant à l'Académie-Française. L'auteur de *la Vestale*, de *Sylla* et de *Guillaume Tell* sera-t-il remplacé par un auteur dramatique ?

Si nous parcourons le tableau des membres de l'Académie-Française, nous y remarquons onze auteurs dramatiques. Les voici classés par ordre de fauteuil : M. Bri-faut, auteur de plusieurs opéras ; — M. Scribe ; — M. de Chateaubriand, auteur d'une tragédie de *Motse* ; — M. Baour-Lormian, dont les tragédies ont eu du retentissement sous l'Empire ; — M. Victor Hugo ; — M. Alfred de Vigny, à qui le Théâtre-Français doit un *Othello* et le drame de *Chatterton* ; — M. Viennet, qui avait l'an passé un beau succès à la Porte-Saint-Martin avec *Michel Brémond* ; — M. Ancelot ; — M. Guiraud, auteur de plusieurs tragédies bibliques ; — M. Dupaty, connu à l'Opéra-Comique ; — enfin M. Lebrun, auteur du *Cid d'Andalousie* et de cette *Jeanne d'Arc* à laquelle est attaché le souvenir de mademoiselle Duchesnois, et que tout récemment mademoiselle Rachel a remise en honneur.

Parmi ces écrivains, cinq seulement ont succédé à des auteurs dramatiques : M. Scribe à Arnault, — M. de Chateaubriand à Chénier, — M. Victor Hugo à Népomucène Lemercier, — M. Alfred de Vigny à Etienne, — M. Lebrun à François de Neufchâteau, auteur d'un drame de *Paméla* d'après Richardson.

Au nombre des académiciens qui, n'ayant jamais travaillé pour le théâtre, ont remplacé des auteurs dramatiques, nous avons à citer : M. Mignet, qui a succédé à l'auteur des *Templiers*, M. Raynouard ; — M. Thiers à Andrieux ; — M. Sainte-Beuve à Casimir Delavigne ; — M. Vitet à Soumet.

Il résulte de là que les auteurs dramatiques ont perdu quatre fauteuils à l'Académie ; — mais, d'un autre côté, ils en avaient gagné cinq, savoir : M. Baour-Lormian avait succédé à Boufflers ; — M. Viennet au comte de Ségur ; — M. Ancelot à M. de Bonald ; — M. Guiraud au duc de Montmorency ; — M. Dupaty à M. Lainé.

On voit par là que la balance s'est tenue constamment à peu près égale.

Les succès de théâtre, même dans un ordre inférieur, ont été de tout temps une recommandation académique. De tous les écrivains dramatiques dont le crédit littéraire

a été établi aux yeux du public, on ne compte guère que Molière et Piron qui n'aient pas été académiciens.

Il est probable qu'aujourd'hui, parmi les prétendants à la succession académique de M. de Jouy, les auteurs dramatiques ne seront pas en majorité. La plupart des écrivains qui, en ce moment, cultivent l'art sérieux, sont jeunes et presque des débutants. Toutefois, au nombre des auteurs dramatiques dont les titres sont sérieux, on cite :

M. Casimir Bonjour, auteur des *Deux Cousines* et du *Mari à bonnes-fortunes*, — mais il y a long-temps qu'il n'a rien produit, — et d'ailleurs, après plusieurs échecs successifs, il semble avoir renoncé à l'honneur de siéger à l'Institut ;

M. Alexandre Dumas, le travailleur infatigable à qui peut-être ses romans et ses drames ne laissent pas le temps de faire des visites ;

M. Ponsard, couronné par l'Académie pour sa tragédie de *Lucrèce*, mais n'ayant fait encore qu'un seul ouvrage, et à qui son âge permet d'attendre ;

M. Bayard, qui, pour siéger à côté de M. Scribe, s'était jeté du côté du Théâtre-Français, mais qui s'est replongé à corps perdu dans le vaudeville.

Nous ne savons quels seront les concurrents : mais vous verrez que les journaux s'obstineront encore à nommer Béranger, qui, peut-être avec raison, continuera à décliner cet honneur.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

OPÉRA-COMIQUE. — *Sultana*, opéra-comique en un acte. Paroles de M. Deforges, musique de M. M. Bourges.

— Le sujet de ce petit acte est emprunté à une époque où la Hollande était livrée à la tulipomanie. M. Maurice Bourges a brodé sur le canevas assez amusant que lui a fourni M. Deforges une musique agréable et bien appropriée aux situations. Plusieurs duos et morceaux d'ensemble, notamment un quatuor, ont reçu de justes applaudissements. Mais ce n'est pas là un succès qui doive satisfaire l'Opéra-Comique et qui puisse avoir influence sur les recettes.

GAITÉ. — *Le Temple de Salomon*, drame en 5 actes, de MM. Anicet Bourgeois et Dennery. — Le sujet de l'ouvrage de MM. Anicet Bourgeois et Dennery est le célèbre jugement de Salomon. Les auteurs, pour encadrer un trait aussi simple dans des proportions colossales, ont dû naturellement inventer une foule d'incidents. Ils ont bâti un roman qui prêtât surtout à l'éclat de la mise en scène. L'histoire n'est pas nouvelle ; il s'agit de deux femmes qui se disputent le cœur de Salomon au milieu d'incidents, de complications qui le premier jour n'ont pas obtenu la complète approbation du public. Mais les décors sont si beaux, si variés ; les effets dramatiques... du machiniste sont tellement saisissants, que la longue épopée des deux auteurs les plus illustres du boulevard du Temple s'est sauvée du naufrage de tableau en tableau.

En définitive, quelques situations intéressantes, et surtout le luxe des costumes et la magnificence des décors, maintiendront long-temps le public dans la salle d'audience de Salomon, nous voulons dire à la Gaieté.

* Il est question, au Théâtre-Italien, d'un *pasticcio* que Rossini a promis à M. Vatel. Le maestro aurait adapté, dans un cadre heureux, divers morceaux du *Voyage à Reims*, de *la Donna del Lago*, de *Zelmira* et de plusieurs autres de ses partitions. Une symphonie inédite servirait d'ouverture à cette œuvre lyrique.

* C'est madame Albert qui est chargée d'interpréter, au théâtre du Vaudeville, le rôle principal de *la Nouvelle Héloïse*, pièce nouvelle sur laquelle l'administration fonde de grandes espérances. Les études sont presque termi-

nées ; la première représentation est promise pour le commencement de la semaine prochaine.

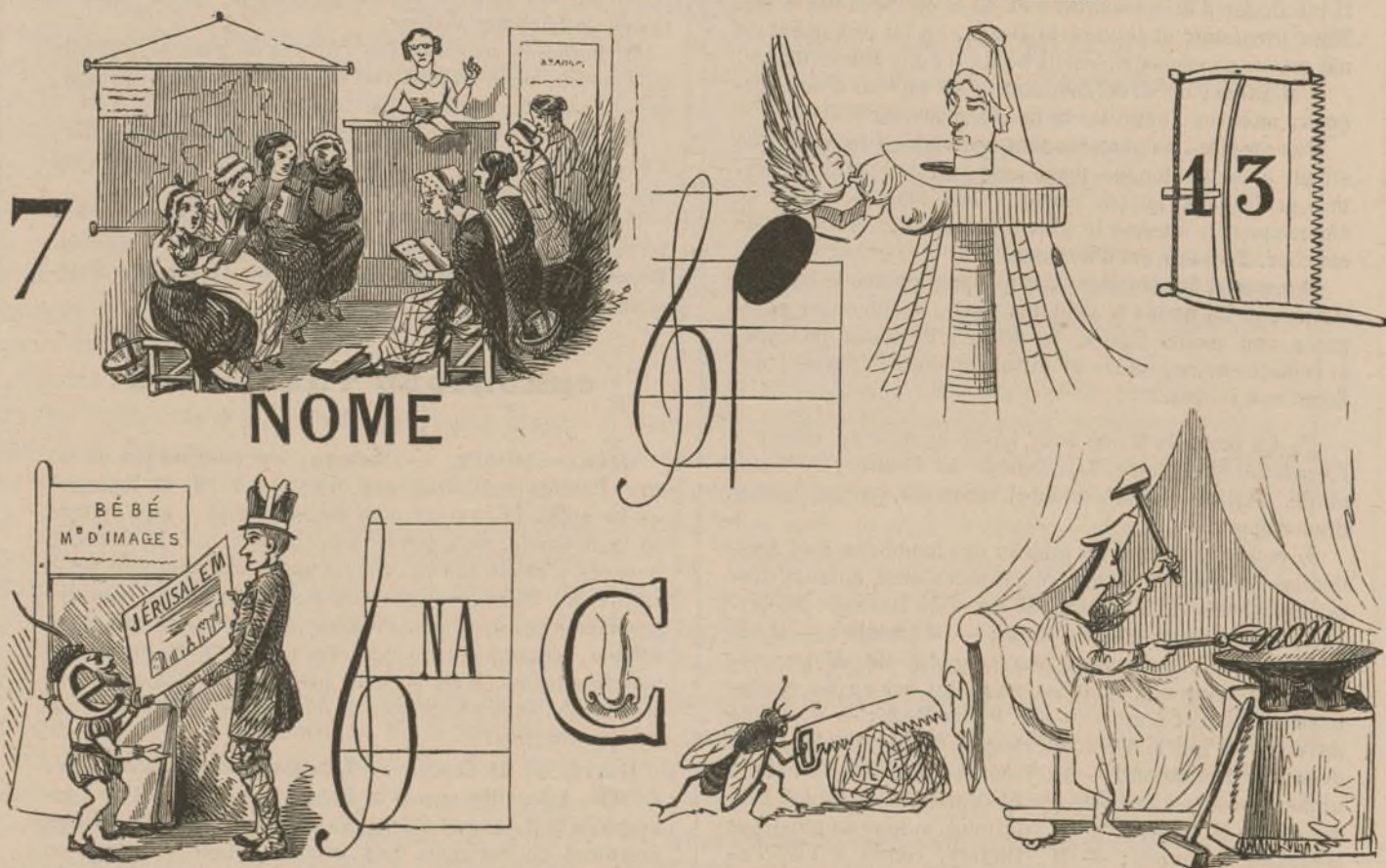
* * Le Gymnase vient de recevoir un vaudeville dont le principal rôle est destiné à Achard. On sait que cet artiste, en ce moment en congé, ne sera de retour qu'à la fin d'octobre. Les auteurs sont, dit-on, MM. Clairville et Bernard Lopez.

* M. Gallois, directeur du Cirque-Olympique, avait conçu l'idée d'utiliser pendant l'hiver sa troupe équestre. C'est là le but d'un voyage que cet administrateur vient d'entreprendre à Bruxelles, où, à l'heure qu'il est, il fait construire un Cirque en fer et maçonnerie, afin d'y don-

ner des représentations cet hiver. Il a obtenu à cet effet du ministère belge un privilège très-étendu. Aussi les journaux de Bruxelles annoncent-ils que M. Gallois a offert 350,000 francs d'un terrain pour y faire bâtir un Cirque en style monumental comme celui des Champs-Élysées.

L'époque de la réouverture du Cirque au boulevard du Temple a été fixée provisoirement au 4^{er} octobre, et, dans cette prévision, les études du grand drame d'*Henri IV* sont menées avec une activité incomparable; on répète le matin et le soir. Mais si le beau temps continue, la saison des Champs-Élysées pourrait bien se prolonger d'une quinzaine de jours.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Auge, œufs, la Passion entre N dans des E, carafe, R frais, mire.

(Au jeu, la passion entraîne dans des écarts à faire frémir.)

Chaussures d'hommes.

BERNARD-CHAPUIS
et MOLIERE, rue de
la Bourse, 4.

Confection de Robes

M^{me} V^e INGER, née OLMER,
boulevard Montmartre, 1.

Mantelets, Visites,

nouveautés confectionnées,
écharpes et robes brodées,
maison Couchonnal et Comp., 38 bis, rue Neuve-Vivienne,
au premier étage.

Château-Rouge.

Le SIÈGE DE SARAGOSSE et
la GRANDE KERMESSE FLA-
MANDE font courir tout Paris. 120 musiciens, 32,000
verres de couleurs, 2,000 lanternes chinoises, des bal-
lons grotesques, un magnifique feu d'artifice, des danses,
des jeux et des amusements de toute sorte justifient plei-
nement la vogue du nouveau Tivoli.

Plus de cheveux blancs!

Ce mot n'est-il pas
magique et ne fait-
il pas naître l'espoir à toute personne dont la cheve-
lure, grisonnant avant l'âge, donne à celle-ci le cachet
fatal du temps, devant lequel s'éclipsent les plaisirs de
la jeunesse! Grâce à L'EAU MEXICAINE de M^{me} J. ALBERT
(rue de Choiseul, 4), dont l'emploi est aussi rapide
qu'infailible, l'opération de la teinture, naguère si in-
certaine et si longue, s'opère en moins d'une heure, et
les cheveux, ainsi préparés, n'en ont que plus de sou-
plesse et d'éclat.

L'Almanach Prophétique pour 1847

est en vente. Ce joli petit livre, qui est à sa septième an-
née, est dû à la plume de nos écrivains les plus distin-
gués; il est orné de 121 VIGNETTES imprimées avec
luxé sur papier glacé. Prix : 50 c. Chez Aubert, place de
la Bourse; et Pagnerre, rue de Seine, 44 bis.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLO^s FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.